

# Cosmogonie

Entretien avec Mazarine Pinget

« Cosmologie » propose des variations autour de l'autoportrait, à travers un parti pris clair : il s'agit d'installations symboliques qui associent des objets personnels, pour composer une sorte de totem intime. Ces constructions symboliques et anthropomorphiques sont photographiées plein cadre, et disposées selon une scénographie qui s'inspire de façon revendiquée du tympan des Eglises. Une photographie centrale, où l'on voit un coffre surmonté d'un chapeau - l'autoportrait le plus épuré, le plus hermétique, mais aussi le plus sujet aux projections - entouré, dans une hiérarchie très personnelle, des autres autoportraits qui jouent des symboles, comme le font ces tableaux disposant de toute l'iconographie chrétienne au seuil du lieu sacré.

**MP : comment as-tu construit ces autoportraits ? Autoportraits fortement symboliques, puisque tu associes des objets usuels, qui ont partie liée à ton histoire, dans un permanent souci esthétique.**

N.L.B : j'entends assumer le fait que l'œuvre soit déjà un produit anthropologique, c'est-à-dire, la sédimentation ou le résultat de ma ou de mes cultures, de ma place dans la société, de mon genre, de ma sexualité, de mes réflexions, mais aussi de mon rapport à certaines institutions et à l'histoire de l'art. Autrement dit, je revendique le fait qu'une œuvre soit le témoin ou le carrefour de ce dont je suis fait, et des autres qui me traversent, de la culture qui est la mienne, de la société à laquelle j'appartiens, etc. Ce n'est pas une démarche métaphysique ni abstraite, c'est la tentative d'une restitution de cette tension.

**M.P : tu parles de tes cultures, de ton inscription dans la société, de tes influences, peux-tu nous en dire plus ?**

NLB : en effet, chacun de ces objets a à la fois une signification pour moi, et une signification en soi - je prends l'exemple de l'allumette, qui disposée en cercle fait penser à l'auréole, à la sainteté, et qui pourtant est aussi ce qui brûle, qui allume une cigarette, ce qui consume, ce qui voue à la poussière. Il y a la fonction usuelle, et il y a ce qu'elle devient selon la disposition. J'aime garder les deux

pistes, aussi contradictoires soient-elles. Parce qu'en réalité, dans ces autoportraits avec allumettes, il y a à la fois cet appel d'une transcendance, et ce retour à la poussière, quelque chose de très beau, et quelque chose de très trivial. Cette double utilisation ou ce double sens, ça fait signe vers mon ambivalence, mais pas seulement la mienne. L'autoportrait est toujours traversé par une visée plus universelle. petit, j'ai suivi mes parents à travers le monde. Ce qui m'a obligé à constamment « faire éponge », par pur besoin d'adaptation, et du coup d'intégrer des systèmes esthétiques, symboliques... et par conséquent de complexifier mon rapport à l'identité.

**MP : universelle, oui, en effet, puisqu'on a tous en soi cette ambivalence, mais on sent aussi d'autres références, inscrites soit dans l'histoire de l'art, soit autre part, à toi de nous le dire ?**

NLB : pour l'histoire de l'art, il y a assez clairement une référence aux vanités : ces objets disposés pour signifier l'éphémère ; redistribués pour figurer un autoportrait, c'est un clin d'œil un peu cynique, peut-être un peu désespéré, au temps qui passe, à l'inanité des choses. Il y a aussi de l'ironie, du jeu, un pied de nez à tout ça. Et néanmoins je m'inscris dans une filiation esthétique. C'est étrange, parce que ce n'est pas nécessairement important pour les artistes aujourd'hui. Pour moi, ça reste essentiel. Je l'assume et le revendique, c'est une part importante de ma recherche. Dans les vanités, les symboles sont compris par tous, ici, les objets font référence à une histoire intime.

**MP : intime ? tu peux nous en dire quelques mots ? J'ai l'impression que ton intimité est toujours traversée par l'histoire de l'art.**

NLB : je ne sais pas. Mais pour prendre l'exemple du Yashika, cet appareil photographique qui revient dans plusieurs photos, et plus précisément encore, le Yashika surmonté par le moulage de dents. Ils se trouvent que ce sont les miennes, après un accident au Sénégal : elles sont cassées pour la plupart et le palais est défoncé. J'y reviendrai.

Le Yashika, que j'ai beaucoup utilisé, est en lui-même un produit du métissage car c'est une interprétation japonaise du Rolleflex, utilisé par Doisneau. Son usage privilégié est celui du portrait en format carré (6x6). Mais en dehors du résultat, il y a la manière de l'utiliser : il pend autour du cou, au niveau du ventre ; quand on prend une photo, on regarde à l'intérieur de l'appareil et non face à ce qu'on photographie (contrairement aux appareils photo numériques et smartphone en tous genres) : l'image est projetée, mais on la voit inversée, comme dans un miroir. Ce qui donne tout à la fois un rapport très intimiste à l'image

(miroir), et néanmoins distancié (le miroir encore). Sans parler de la boîte noire... et pardon pour les associations, mais ce sont elles qui guident aussi mon travail, la boîte noire d'un avion, c'est celle qui révèle les secrets, qu'on ne retrouve pas toujours, qu'on cherche comme un trésor, parce qu'elle a quelque chose à nous livrer. Cette boîte noire, je la réutiliserai dans la série « Archéologie », elle est un motif récurrent de mon travail.

**MP : le Yashika, donc, qui figure à la fois la boîte noire, le regard médiatisé, le miroir, et l'intime.... La mise en abyme, la référence au regard. Mais les dents ?**

NLB : Le fait de montrer mes dents ici, outre l'aspect ludique, renvoie là encore à la boîte noire, le caché, le « palais » invisible, d'autant plus invisible pour moi qu'il a été détruit. Mais dans sa destruction, j'en ai gardé un moule : il est de ce fait devenu apparent. Un autoportrait joue toujours de ce qu'on montre et de ce qu'on cache. Ici, associer un objet qui rend visible (l'appareil photo), dans une chambre noire elle-même invisible, et un objet lui aussi invisible, rendu visible par l'accident, c'est une façon de travailler sur les frontières entre le privé et le public, qui sont des notions malheureusement édulcorées : je dirais plutôt entre le visible et l'invisible. Toujours est-il que cet autoportrait est une version écorchée de moi-même.

**MP : dans tes associations, il semblerait que tu suives des règles différentes**

NLB : oui, je m'inspire des tropes littéraires, certains objets ont une fonction « métonymique », montrent la partie pour figurer le tout, d'autres sont plus largement métaphoriques, d'autres encore travaillent sur les différents liens de contiguïté et d'expressivité. Mais il y a une grande part d'expérimentation, précisément pour voir ce qu'il ressortira des associations.

**MP : est-ce que tu considères qu'il y a une progression au sens d'un cheminement dans tes photographies ? est-ce qu'il y a un sens, une narration ?**

NLB : Une narration, non, ce serait très excessif. En revanche, il y a en effet une sorte de progression, entre une épure et une complexification des images, de leurs associations, jusqu'à ce que celles-ci deviennent

impénétrables, et je ne cherche pas l'hermétisme pour l'hermétisme, mais pour qu'il s'efface devant la pure valeur esthétique des portraits.

**MP : j'aurais dû te le demander plus tôt, mais au fond, comment tu définis le titre même de ta série « cosmologie » ?**

NLB : « cosmologie », c'est l'association d'objets symboliques, qui deviennent des totems en même temps. Et quand je parle de totem, c'est là aussi comme association d'objets liés à la culture spécifique. Dès lors, les discours diffèrent selon la culture à laquelle ils appartiennent. Ma démarche reste résolument anthropologique, comme dans les deux autres séries qui font partie de ce projet plus global.

**MP : dans cette série, je ne peux m'empêcher de lire aussi, outre le rappel du motif du masque, une référence à l'exil.**

NLB : Ce n'est pourtant pas central dans cette série, mais cela annonce en effet Archéologie. Où l'exil, bien que non thématiqué, sera une toile de fond.